

## STABAT MATER DOLOROSA.

ÉPIQUE.

Pour l'Album de Madame O. R., à qui j'ai promis des vers.

Et la mère était là debout près de la couche  
Où la fièvre clouait son enfant bien-aimé,  
Où lui, le petit ange, étreignait sur sa bouche  
Un vieux crucifix enfumé.

Et la nuit s'étendait ténébreuse, effrayante,  
Et la foudre tonnait dans des nuages gris ;  
Et l'orage, hurlant ainsi qu'une bacchante,  
Faisait trembler le vieux logis.

Et des éclairs sans nom, serpentant dans l'espace,  
Semblaient parfois remplir de feu le noir taudis ;  
Et, dans le bois voisin, la rafale qui passe  
Murmurait son *De profundis*,

Soudain, se ranimant comme fait l'étrincelle,  
Le petit enfant dit : " Mère, ne vois-tu pas  
" Dans ce petit nuage d'or la femme blanche et belle  
" Qui marche sans faire de pas ? "

" Tu te trompes, mon cher, la forme fantastique  
" Que tu vois, c'est la brume au-dessus du ruisseau. "  
" Mais au moins, entends-tu dehors cette musique  
" Aussi douce qu'un chant d'oiseau ? "

" Tu te trompes encor, c'est la voix de la bise  
" Chantant son *Requiem* dans les pins chevelus,  
" Ou le bruissement du fleuve qui se brise  
" Sur le cailloutis du talus. "

L'enfant continua : " Si tu voyais ces groupes  
" De petits chérubins par toute la maison. . . .  
" Ils chantent, et leurs mains tiennent de riches coupes  
" D'où pleuvent des fleurs à foison. "

" Maintenant, les voilà qui s'avancent en foule. . . .  
" Effleurant la paroi, dans leurs joyeux ébats,  
" En gracieux anneaux leur essaim se déroule. . . .  
" Regarde : ils me tendent les bras. . . . "

Puis, sa voix expira comme un cri d'hirondelle,  
Comme un dernier soupir du flot bleu qui s'endort.  
Au même instant, la mère entendit un bruit d'aile. . . .  
Le petit enfant était mort.

W. CHAPMAN.

22 Avril 1872.

## SIMPLES QUESTIONS D'ACTUALITÉ.

Si vous lisez le compte-rendu des débats parlementaires, ce qui n'est pas toujours aussi inutile qu'on pourrait le croire, vous avez dû, comme moi, ouvrir des yeux grands comme le National, en tombant sur cette phrase de discours de M. McKenzie, à l'occasion du traité de Washington : — " *He, (McKenzie) believed that England still held supremacy over the nations of the world.* "

Ce qui veut dire en bon français, que dans l'opinion de M. McKenzie, ministre provincial à Toronto et chef de l'opposition à Ottawa, l'Angleterre exerce, de nos jours, sa suprématie sur les nations du monde.

Eh bien ! j'ai assez d'expérience des choses de la politique, pour ne pas ignorer, Dieu merci, qu'il faut, dans les discours parlementaires, un bon fonds de lieux-communs, de niaiseries et de solennelles platitudes, mais celle-ci me paraît un peu forte de café, comme disait un vaudevilliste.

La Russie rentre dans la mer Noire et relève les murs de Sébastopol, ce qui est une menace pour l'Angleterre, en Europe et en Asie tout à la fois.

L'Angleterre la laisse faire, — preuve manifeste qu'elle exerce une grande suprématie sur la Russie.

L'Amérique impose ou à peu près toutes ses prétentions et ses doctrines dans la question de l'Alabama.

L'Angleterre concède tout, — preuve palpable qu'elle exerce une suprématie extraordinaire sur l'Amérique.

La Prusse fait ce que l'on sait en France ; elle brise l'équilibre européen. Elle met la main en Italie et en Espagne.

L'Angleterre, toujours pour exercer sa prépondérance sur les nations du monde, laisse faire.

Aujourd'hui que dit-on ? et qu'a insinué M. Disraeli dans son discours de Manchester ? Que la reine avait exercé une influence indue sur la politique de M. Gladstone, au profit de la Prusse. La reine sacrifierait les intérêts véritables, les alliances naturelles de son fils, le prince de Galles aux intérêts de sa fille, mariée au prince héritier de Prusse. L'on prétend — et remarquez que je puise ces renseignements dans un article du *Constitutionnel* de Paris, traduit et reproduit tout au long dans le *Standard* de Londres, organe avoué de M. Disraeli — l'on prétend, dis-je, que les préférences de la reine pour sa fille, alliée à la maison royale et impériale de Prusse, se sont clairement manifestées, à l'occasion de la guerre du Schleswig-Holstein, lorsque le Danemark fut sacrifié aux convoitises prussiennes ; de la guerre de 1866, lorsque l'Autriche fut sacrifiée à la Prusse et à l'Italie ; et récemment, lors de la guerre de 1870, lorsque la France fut sacrifiée à la Prusse.

Voilà la belle façon dont l'Angleterre a exercé sa suprématie. En êtes-vous fier, M. McKenzie ?

Maintenant, ce que l'on dit des préférences de la reine pour sa fille peut être ou ne pas être vrai ; peu importe. Dans tous les cas, l'Angleterre a sacrifié et sacrifie à plusieurs reprises les alliés naturels de sa politique en Orient, au profit de la Prusse. Comme de raison, M. Gladstone espérait que M. de Bismark, touché de tant de concessions, lui donnerait un bon coup d'épaule, dans l'occasion. Eh bien ! qu'est-il arrivé ? Lorsque la Russie eut signifié à l'Angleterre, dans une note cavalière, que le traité de 1856 ne lui convenait plus, on sait que la sensation fut grande à Londres. On parla beaucoup de guerre. Que fit-on ? On envoya à Versailles M. Odo Russell, le plus anti-français des diplomates anglais. Qu'obtint M. Odo Russell du roi Guillaume et de M. de Bismark ? Le conseil de réviser le traité — laquelle révision autorise le gouvernement russe de rétablir ses arsenaux dans la mer Noire. Voilà le résultat de la campagne diplomatique de M. Odo Russell. Tandis que si M. Gladstone eut eu l'audace, l'énergie nécessaires pour signifier à la Russie que la rupture du traité serait considérée

comme une déclaration de guerre, de suite la Russie, qui n'était pas préparée, retirait ses prétentions.

Vous me direz qu'alors l'Angleterre portait sur ses épaules le terrible *Alabama*. Je le sais bien ; mais de quelque façon que vous l'entendiez, c'est toujours une singulière manière d'exercer sa prépondérance que d'entasser sacrifices sur sacrifices, concessions sur concessions, et d'accorder à chacun ce qu'il demande, juste ou injuste.

Vous savez les débats soulevés dans la presse, sur la question des écoles au Nouveau-Brunswick

C'est quand les hommes politiques abordent de pareils sujets avec leurs pauvres petites idées, et leur esprit sans vigueur, que l'on sent bien tout ce qu'il y avait d'amère raillerie, dans les paroles de cet Anglais à son fils partant pour visiter la France et les autres pays de l'Europe : Va, mon fils, vas voir par quels hommes les nations sont gouvernées ! . . .

Voici donc que dans notre sœur-province du Nouveau-Brunswick, on veut reléguer au fond de la sacristie, comme disent MM. les libres-penseurs, l'influence du prêtre, l'influence religieuse. — Les hommes qui ont la haute main sur les affaires publiques, dans ce petit Etat, sont tout-à-fait dans le mouvement. Ce sont des hommes de leur temps. Que dis-je ? ce sont des initiateurs ; ils ont précédé M. Bismark. Car M. de Bismark, qui veut, lui aussi, éloigner le prêtre des écoles, n'a réussi dans ses desseins que tout récemment. Il lui a même fallu inventer un bon petit complot pour arriver à ses fins. Un Polonais, porteur d'un pistolet détraqué, sans balles, sans capsules, sans la moindre apparence de munition d'aucune sorte, dut être jeté en prison. Il fallait cela, paraît-il, pour frapper le tempérament nerveux de ces braves gens de la Chambre des Seigneurs, qui se montraient récalcitrants.

Vous savez qu'il ne se gêne guère cet excellent Bismark. Après tout, qu'est-ce pour lui qu'un Polonais ?

M. de Bismark, qui aime le mot pour rire, doit chanter, je suis sûr, ce couplet parisien :

Les Polonais de la brave Pologne,  
Ce sont bien tous de braves Polonais ;  
Car s'ils n'étaient pas de la brave Pologne,  
Ça n'aurait pas de braves Polonais ;  
Mais comme ils sont de la brave Pologne  
Ce sont bien tous de braves Polonais :  
Oui, comme ils sont de la brave Pologne,  
Ce sont bien tous de braves Polonais.

Au Nouveau-Brunswick, où il y a peu de Bismark, et point du tout de Polonais, les choses se passent autrement. Et puis, les catholiques ne forment là qu'un si petit noyau. . . . Ils murmureront, ils grogneront, mais leurs murmures et leurs plaintes iront se perdre dans le bruit des grandes foules de la majorité protestante.

Mais comme il peut se faire, après tout, que le Nouveau-Brunswick ne soit pas content, même après ce grand effort de ses grands hommes publics, qui met le prêtre en dehors de l'école, je lui suggérerais d'acheter les œuvres complètes de M. Edgar Quinet, où il trouvera de nouvelles prières dans le genre de celle-ci par exemple :

" O Vénus, sublime Vénus, échappée comme nous, avec nous, des ruines, reviens à la lumière, donne-nous ce que tu possèdes, enseigne-nous la grandeur et la force de l'âme, apprends-nous à surgir comme toi des flots amers, le front serein, les yeux fixés sur l'immense avenir. "

Ce serait une jolie prière à faire répéter aux enfants, avant et après les classes. Qu'en dites-vous ?

Les vieilles formules catholiques, auxquelles tiennent nos prêtres, tel que : " tu honoreras tes père et mère, tu respecteras, tu aimeras ton prochain, tu feras le bien pour le mal, tu seras doux et humble, tu seras fort contre la tentation, Dieu sera ton père " — toutes ces formules, dis-je, sont usées jusqu'à la corde. . . . Il faut autre chose. . . . Et c'est pour cela qu'il faut éliminer de l'école toute influence cléricalle.

M. Guizot, un protestant, a pourtant écrit la belle page ci-dessous, sur ce même sujet ; mais les grands hommes du Nouveau-Brunswick s'inquiètent bien de M. Guizot et des autres hommes supérieurs de notre époque.

" L'Etat et l'Eglise a dit M. Guizot, sont en fait d'instruction populaire, seules puissances efficaces. Ceci n'est pas une conjecture fondée sur des considérations morales ; c'est un fait historiquement démontré. Les seuls pays et les seuls temps où l'instruction populaire ait vraiment prospéré ont été ceux où soit l'Eglise, soit l'Etat, soit mieux encore l'un et l'autre ensemble s'en sont fait une affaire et un devoir. La Hollande, l'Allemagne, catholique ou protestante, et les Etats-Unis d'Amérique sont là pour l'attester : il faut à une telle œuvre l'ascendant d'une autorité générale et permanente comme celle de l'Etat et des lois, ou d'une autorité morale partout présente et permanente aussi, comme celle de l'Eglise et de sa milice. En même temps que l'action de l'Etat et de l'Eglise est indispensable pour que l'instruction populaire se répande et s'établisse solidement, il faut aussi, pour que cette instruction soit vraiment bonne et solitairement utile, qu'elle soit profondément religieuse. Et je n'entends pas seulement par là que l'enseignement religieux y doit tenir sa place et que les pratiques de la religion y doivent être observées ; un peuple n'est pas élevé à de si petites et si mécaniques conditions ; il faut que l'éducation populaire soit donnée et reçue au sein d'un atmosphère religieuse, que les impressions et les habitudes y pénètrent de toutes parts. La religion n'est pas une étude ou un exercice auquel on assigne son lieu et son heure ; c'est une foi, une loi qui doit se faire sentir constamment et partout, et qui n'exerce qu'à ce prix, sur l'âme et la vie, toute sa salutaire action. C'est dire que, dans les écoles primaires, l'influence religieuse doit être habituellement présente ; si le prêtre se méfie ou s'isole de l'instituteur, si l'instituteur se regarde comme le rival indépendant, non comme l'auxiliaire fidèle du prêtre, la valeur morale de l'école est perdue et elle est près de devenir un danger. "

Et bien ! c'est un protestant qui écrit ces lignes. Vous pouvez juger à présent, chers lecteurs, du degré de sécurité où se trouvent nos coréligionnaires du Nouveau-Brunswick. . . .

PAUL.

Une vieille fille étant sur le point de se marier, le notaire lui lut le contrat ; mais ayant dit : La dite demoiselle une telle, et cetera, la future crut qu'on avait fait entrer dans les clauses, et se taira ; et dès ce moment elle ne voulut plus d'époux.

FORT GARRY, 25 Avril 1872.

MM. les Rédacteurs,

Manitoba est une petite et jeune Province, presque perdue dans les vastes prairies et au milieu des grands lacs de l'Ouest. Malgré cela on peut dire que pour son âge et ses dimensions, elle a fait passablement de bruit dans le monde. L'histoire de sa création a des pages remarquables. Peut-être qu'il ne déplairait pas à vos lecteurs d'en avoir quelquefois des nouvelles. Si vous me le permettez, je prendrai sur moi de leur en donner de temps à autre.

La population de Manitoba se compose de différents éléments : il y a des natifs et des étrangers. Sont considérés comme natifs, les métis français, les métis anglais et les vieux colons écossais. Les étrangers sont les immigrants venus d'Ontario depuis deux ou trois ans.

Les natifs sont paisibles, honnêtes, amis de l'ordre et soumis aux lois. Pendant les troubles, ils ont différé d'opinion. Les métis anglais, croyant McDougall le légitime représentant de Sa Majesté, n'osèrent pas s'opposer à son entrée dans le pays. Mais lorsque Dennis voulut les armer contre les français, ils refusèrent. " Ce sont nos frères, dirent-ils, nous ne voulons pas les combattre. "

Malheureusement on ne peut en dire autant des étrangers. Le flot d'immigrants qui envahit ce pays était l'écume d'Ontario. Sans doute, il y avait parmi ces nouveaux venus d'honorables exceptions. Plusieurs d'entre eux se sont toujours montrés comme des citoyens honnêtes et de première respectabilité. Mais un certain nombre d'autres se sont acquis ici une triste réputation. Toutes les scènes de désordre, toutes les flagrantes violations des lois, tous les actes criminels dont les journaux ont parlé si souvent, sont les œuvres de cette bande de fanatiques vagabonds.

Dès avant les troubles, on les voit défier l'autorité, se moquer de la justice, briser les prisons, et même se dévorer entr'eux. Lorsque Snow était employé par le gouvernement Fédéral au chemin du Lac-des-Bois, le notoire Thomas Scott tenta de l'assassiner en le noyant. Snow fut sauvé par des métis français. Ils menaçaient les habitants du pays et leur disaient : " quand notre gouvernement sera établi ici, vous verrez qu'on vous fera passer. " Ce sont ces menaces rendues sérieuses par la conduite de ceux qui les proféraient qui indisposèrent les métis à s'opposer à McDougall. Le soulèvement des métis et toutes les difficultés qui en résultèrent sont dus aux méfaits de cette clique d'Ontario.

Et depuis l'inauguration de la Province, quels sont les auteurs des désordres, des avanies, des scènes hideuses et des crimes qui ont affligé la société de Manitoba ? Invariablement les fanatiques partisans de la clique orangiste d'Ontario. Poursuivre des grognements et des hurlements de bêtes féroces, sous les fenêtres de citoyens respectables, enfoncer les portes, voler, briser les prisons, assommer les métis à tête contre un, telles sont quelques-unes des prouesses accomplies par ces braves.

Le 15 courant, ils ont failli se surpasser eux-mêmes. Il va sans dire que cette bande de vauriens déteste le Lieutenant-Gouverneur, comme ils ont en horreur tout ce qui est honnête et respectable. La résignation de l'hon. M. Archibald, offerte depuis longtemps, a enfin été acceptée à Ottawa et le télégraphe nous en apporta ce jour-là la nouvelle. C'est une fête pour la canaille et on veut la célébrer pompeusement. On délibère sur le genre de réjouissance qu'il convient d'adopter et on conclut à un auto-da-fé factice. Aussitôt chacun y met la main. Un poteau est élevé, auquel on attache deux figures grotesques, on apporte du bois, un bûcher se dresse, on va assister à une exécution. Alors le feu s'allume et la flamme qui pétille autour des effigies suspendues au poteau porte la joie dans les cœurs. Heureusement que les personnes qu'on veut ainsi torturer ne s'en portent pas plus mal. Les sauvages sanguinaires des anciens temps sont surpassés. Ils brûlaient eux par vengeance, ceux-ci brûlent par plaisir. N'est-ce pas plus féroce ? Ces effigies que l'on brûle, qui représentent-elles ? L'hon. M. Archibald et M. Louis Kiel. — Et les êtres méprisables qui se livrent à des scènes aussi dégoûtantes, qui sont-ils ? — Quelques fanatiques d'Ontario. Pour commencer ils n'étaient pas une douzaine. Ensuite tous les vauriens des environs voulurent naturellement être de la partie. Mais la démonstration fut organisée et conduite par des hommes que nous croyions un peu plus soucieux d'avoir au moins une certaine apparence de respectabilité. Le trop fameux Dr. Schultz était au nombre des principaux organisateurs. Il a souscrit largement et on dit que l'idée première de cette digne fête a été suggérée par lui. Les deux autres sont MM. Mulvey, rédacteur du *Liberal* et Luxton, correspondant du *Globe*. Voilà deux hommes bien qualifiés à former l'opinion publique. Nous en félicitons les lecteurs des journaux en question. Pendant la sauvage cérémonie, il y eut force harangues. Qu'ils étaient beaux à voir !

Un petit incident est pourtant venu troubler un peu la fête. Le capitaine de Plainval passant par là, fut indigné d'une telle scène. Il pénétra jusqu'au poteau et abat les deux effigies. Mais M. Mulvey va lui-même les relever et on intime au capitaine de ne pas revenir. MM. Luxton et Mulvey sont demeurés là durant tout le temps de la cérémonie. Le Dr. Schultz y assista aussi pendant quelque temps.

A propos du Dr. Schultz, plusieurs de ses partisans trouvent étrange de le voir ici pendant la session fédérale, et surtout de voir qu'il a quitté Ottawa au moment où elle allait s'ouvrir. Mais ceux qui le connaissent ne s'en étonnent pas.

Telles sont messieurs les rédacteurs, les quelques remarques que je voulais vous communiquer aujourd'hui. Je me ferai un plaisir de vous adresser encore quelques correspondances, si vous croyez qu'elles pourront intéresser vos lecteurs. Les journaux d'Ontario s'occupent continuellement de Manitoba, et font mille efforts pour tromper le public canadien sur notre petite province. Le tapage fait par la clique criarde de Winnipeg est représenté, comme le fait de toute la population. Nous voulons protester contre cette insinuation au nom des citoyens respectables qui forment les neuf dixièmes de la population.

WINNIPEGOSIS.

Quelques recettes très utiles et qu'il ne faut pas négliger. Pour préserver vos yeux, mettez-les dans une bouteille remplie d'esprit de vin.

Pour vous débarrasser de votre moustache, attachez une corde aux deux bouts, à la corde attachez un fer à repasser de 20 livres que vous jetterez ainsi du haut d'un troisième étage.

Pour cacher de mauvaises dents, tenez-vous la bouche fermée.

Pour ne pas faire de dettes, faites-vous une réputation de malhonnête homme, et personne alors ne vous fera crédit.